



Une réflexion du philosophe Maurizio Ferraris.

Nous sommes tous des sans-papiers



samedi 19 mai 2007

Depuis qu'ils sont dématérialisés, les documents, d'identité ou autre, ont plus d'importance que jamais. Les traces écrites envahissent désormais nos vies.

Migration

L'été dernier a été marqué, comme tant d'autres étés, par ces rafiots qui débarquent et parfois font naufrage ou laissent se noyer devant les côtes italiennes des hommes, des femmes et des enfants qui possèdent uniquement ce que les philosophes appellent la "vie nue" : la vie sans autre déterminant et à la merci de n'importe qui. La vie nue, la vie offensée, est une existence potentiellement sans mémoire, qui peut disparaître sans laisser de traces. En y réfléchissant, c'est bien cette situation que traduit l'expression "sans papiers".

Voilà, il vous manque un bout de papier et vous devenez un "sans-papiers", un "sans-carte", un "sans-caste". La plupart du temps, nous ne faisons pas attention à ce papier qui est à la base de nos documents d'identité et que l'on garde dans ce qu'on appelle un "portefeuille". Il faut une feuille, un support physique, qui peut aussi être simplement le bip d'un ordinateur, mais qui joue un rôle décisif dans notre vie. Si j'ai un nom et un prénom, une profession, des liens de parenté, si je peux acheter quelque chose, si je peux me rendre à l'étranger ou emprunter un livre, si je peux être soigné, ce n'est certainement pas pour mes beaux yeux.

Mais il faut que ces yeux soient reproduits sur un bout de papier ou de plastique et accompagnés d'une série de chiffres, de filigranes, de timbres fiscaux, de signatures - ornements d'apparence archaïque et frivole, qui ont rarement attiré l'attention des philosophes, enclins, comme tout le monde, à considérer le papier timbré et les cachets comme quelque chose d'accidentel et de barbare, ou, pis encore, de bureaucratique et de barbant - bref, comme la quintessence de l'inessentiel.

Ces documents ne sont peut-être donc que paperasse et arabesques dénuées de sens, fioritures futiles dénuées de raison intrinsèque. Mais, si l'on ne possède pas ces bouts de papier ou de plastique dûment colorés, signés, contresignés et remplis, on est cuit. Ou, mieux, on est tous justement à des degrés divers des sans-papiers, avec une privation qui, dans le cas des vrais sans-papiers, peut aller jusqu'à l'esclavage.

Mondialisation

“Sans papiers” ne signifie pas seulement “sans documents d'identité et sans droits”. Au singulier, “sans papier” désigne un autre fait, moins tragique certes, mais tout aussi significatif d'un point de vue théorique : depuis quelques années, les écritures ne se font plus exclusivement sur papier.

Deuxième thème, donc, en suivant le fil conducteur du “sans papiers” ou du “sans papier” : que se passe-t-il dans ce monde, avant et après le papier, mais jamais sans l'écriture ? Que se passe-t-il dès lors que l'argent est devenu un bip sur l'ordinateur de la banque ; les billets, un code que l'on communique au contrôleur ; les signatures, une marque numérique ; et que l'on apprend que, dans cinq ans, The New York Times paraîtra uniquement en ligne et que tous ces kilos de papier disparaîtront des supermarchés et des marchands de journaux américains ? Un destin qui est déjà celui du Post-och Inrikes Tidningar, le plus vieux quotidien du monde, fondé en 1645 par la reine Christine de Suède - sans papier, après trois siècles et demi [1].

Le papier est fini ? Le papier est dépassé et prend sa retraite ? Non : c'est la fin du papier comme support exclusif. Le papier devient une chose du passé puisqu'il n'est plus le support par excellence sur lequel on écrit. L'écriture, elle, n'est pas finie ; elle se développe au contraire de manière exponentielle. Et le résultat n'est rien moins que la mondialisation, rendue possible précisément par l'écriture.

Tout a commencé avec l'internationalisation de la Bourse de New York, en 1982, c'est-à-dire non pas après l'invention de l'avion et du téléphone, mais juste après l'apparition de l'ordinateur personnel. La mondialisation n'est survenue qu'à partir du moment où il a été possible de synchroniser l'échange non pas des biens mais des titres afférents à ces biens.

Voilà où je veux en venir : la mondialisation n'est pas une mondialisation des marchandises, mais de l'écriture qui enregistre la valeur. Le reste est venu tout seul et est entré dans la vie des individus, qui se sont mis à réserver sur Internet un hôtel à Saint-Domingue, où ils vont retrouver leurs voisins et recommencer à se disputer.

Vie privée

Il y a encore une troisième façon aujourd'hui d'être sans papiers. Si le “sans-papiers” est quelqu'un dont on ne veut rien savoir, il y a aussi énormément d'Européens - et encore plus d'Italiens - dont on veut tout savoir ou, plus précisément, dont les enquêteurs veulent tout savoir.

Prenons, par exemple, une scène typique du printemps-été 2006, moins, beaucoup moins tragique que le débarquement des sans-papiers, mais à l'effet grotesque garanti : les écoutes téléphoniques. Par exemple celles qui visaient Luciano Moggi [2]. Les 400 coups de fil qu'il passait par jour, on aurait dit qu'ils se répercutaient même sur son physique : quand on le voit en photo, on a l'impression que son hémisphère droit est déformé par l'abus de portable. Toujours par monts et par vaux, et toujours au téléphone. Au temps de la poste et du téléphone fixe, il aurait été inconcevable de mener la vie de Moggi, et c'était peut-être mieux ainsi.

Oui, cela aurait été une vie impossible à l'époque du papier. Les lettres arrivaient, mais lui était déjà ailleurs. Plus maintenant. Toutes les missives, tous les missiles arrivent évidemment à destination et tuméfient l'hémisphère, qui enfle

comme une grosse bosse. Mais, surtout, il reste une trace de tous ces messages et de tous ces déplacements sur les listings de l'opérateur téléphonique - et donc aussi dans les dossiers des enquêteurs.

Maintenant, la question des écoutes téléphoniques, avec tous les problèmes éthiques et juridiques qu'elles posent, est celle de l'enregistrement et du transfert, sur papier et sur Internet, de mots qui se sont alourdis et ne volent plus. "Le temps est proche où tu auras tout oublié, le temps est proche où tu seras oublié de tous", écrivait Marc Aurèle, décrivant le destin de tous les humains. Aujourd'hui, ce destin prend, plutôt curieusement, des allures d'utopie.

- Article de Maurizio Ferraris dans Il Sole-24 Ore du 16/05/2007

Transmis par Linsay

[1] Depuis le 1er janvier 2007, il n'est plus disponible que sur Internet

[2] Ancien directeur général de la Juventus de Turin, accusé d'avoir truqué plusieurs matchs